

11<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 2

15 Novembre 1891

# MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL

POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

En numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an : France, 1 fr. 80; Étranger, 2 fr. 25



« AU COUP DE NEUF HEURES, PLUS UN MOT : L'EXERCICE! »

## LE SERGENT

L'école venait de finir au village de... et les enfants se dispersaient par petites bandes à travers les chemins creux de Bretagne qui mènent aux hameaux épars dans les terres. La bande du Vieux-Coteau, cinq garçonnets de six à douze ans, s'en allait ainsi gaîment en causant du lendemain qui était jeudi.



LA BANDE S'EN ALLAIT GAÏMENT, EN CAUSANT DU LENDEMAIN.

« On fera l'exercice, disait l'un.

— Oui, mais d'abord le sergent dira une belle histoire.

— Il faut être exact, tu sais; le sergent n'aime pas les retardataires.

— Si, seulement, il nous prêtait son vrai fusil, ajouta un grand,... c'est moi qui saurais bien viser; tiens, regarde... cette branche qui s'avance au milieu du chemin. »

Mais le chemin faisait là un détour, et à ce moment arrivait sous la branche une petite paysanne, un panier sur sa tête.

La pierre partit, fort petite, mais vigoureusement lancée; puis le panier n'était peut-être pas très solidement posé : il perdit l'équilibre et tomba avec un cliquetis singulier : il était rempli d'œufs !

En le voyant pencher, les cinq gamins alarmés s'étaient jetés dans un champ voisin dont la haie se trouvait rompue.

La fillette poussa un cri de détresse. « Maladroite, s'écria derrière elle une voix sévère, tu n'en fais jamais d'autres ! C'est pourtant honteux à ton âge !... Quatre douzaines d'œufs.... Les voilà bien ! »

En même temps une grosse femme chargée de paniers, elle aussi, rejoignait la jeune servante et continuait : « Sotte fille, crois-tu que la dame du château me les payera, mes œufs, maintenant ? Mais patience ! Je te donne ta huitaine et je retiendrai ça sur tes gages ! »

Les écoliers n'entendirent la gronderie qu'à moitié; profitant jus-

tement du bruit, ils se mirent à courir furtivement le long de la haie pour regagner le chemin beaucoup plus loin.

Comme ils disparaissaient, un homme se montra par-dessus la haie



« JE TE DONNE TA HUITAINE, ET JE RETIENDRAI ÇA SUR TES GAGES. »

opposée : « Excusez, maîtresse Bihan ; la fille n'est pas fautive, on l'a lancée une pierre contre son panier. »

— Lancé une pierre ! Et qui donc ? Ce n'est pourtant pas vous, sergent ? fit la femme incrédule et encore fâchée.

— Peu importe : j'ai vu la pierre, il faut donc pardonner à la petite.

— A votre considération, et parce que vous avez fait les campagnes avec mon frère, je veux bien lui laisser tout son gage, car on n'est pas riche chez elle ; mais quant à la garder, ... ça non, ... et ne priez pas davantage, sergent ; c'est inutile.

— Pourtant, ... hasarda le brave soldat.

— Vous perdez votre peine, mon ami. Bonsoir ! ... Toi, Yvonne, prends ton panier vide et un des miens. » Et les deux femmes s'éloignèrent.



Quant au sergent, un ancien volontaire des guerres de la Révolution que ses blessures avaient fait avant le temps revenir au pays, il hocha tristement la tête et reprit le chemin de son logis, en s'appuyant plus lourdement sur sa grosse canne.



« LANCÉ UNE PIERRE ! ET QUI DONC ? »

Il était marié, mais à son grand regret n'avait pas d'enfants, et il avait pour ainsi dire adopté pour siens tous les marmots de son hameau.

Quand sa femme réunissait autour d'elle quelques fillettes pour leur apprendre à coudre (car il n'y avait guère alors d'écoles de filles), il charmait la leçon par des récits qui sentaient la poudre et l'héroïsme.

Puis il exerçait les garçons aux manœuvres et à la discipline militaire, disant que « tout Français doit savoir se battre pour son pays ». En même temps il tâchait de leur enseigner la justice, la droiture et la bonté qu'il pratiquait lui-même, car c'était un noble cœur.

Le lendemain, les garçonnets du Vieux-Coteau étaient de bonne heure réunis sur la petite place, où avait lieu l'exercice militaire. Ils causaient, mais sans entrain ; du reste, pas un mot de leur aventure de la veille, qu'ils semblaient avoir à peine remarquée.

« Il fait chaud comme en Égypte quand tout le monde faisait la grimace au soleil, ainsi que dit le sergent, observa un des grands.



« IL NOUS AVAIT CEPENDANT PROMIS LE RÉCIT D'UNE BELLE BATAILLE. »



— C'est vrai ! Mais le sergent tarde, et il nous avait promis le récit d'une belle bataille en Italie.

— Oh ! tout de même, ... fit le plus petit.

— Raconter tout de même ? Ah bien oui ! Au coup de neuf heures, plus un mot : l'exercice ! Et, quand c'est fini, il y a toujours des gens du pays qui veulent lui parler.

— Peut-être qu'il ne va pas venir. »

Bim ! bim ! font les premiers coups de neuf heures, et le sergent paraît au détour de la rue. A neuf heures, il est sur la place et les enfants sont rangés devant lui au port d'armes sans qu'il ait eu un signe à faire.

Le sergent les regarde un moment en silence, mais d'un air si étrange, si sévère, que chacun se redresse et, craignant d'être en faute, serre fiévreusement son bâton d'une main, tandis que l'autre cherche la couture du pantalon. Les plus petits commencent à avoir peur.

A la fin, le sergent dit d'une voix très lente et très grave : « Voilà des soldats français, ... et ce sont des lâches ! »

Les enfants sont terrifiés.

« Oui, continua le sergent ; hier, ils ont fait tort à une pauvre petite fille et ils se sont sauvés en

la laissant croire fautive à leur place !

C'est une lâcheté, cela ! Un vrai soldat

français ne laisse pas pâtir les innocents au lieu de lui ; au contraire, il les défend. Vous n'êtes pas des soldats français ; je ne suis plus votre sergent ! »

Et, d'un air méprisant, il leur tourna le dos.

Alors tous les bâtons tombèrent et les courages aussi. Les cinq enfants s'élançèrent après lui en joignant les mains :

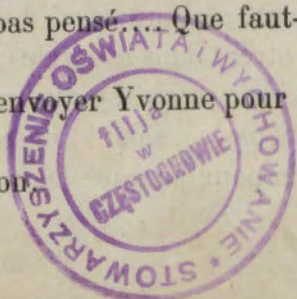
« Pardon, sergent, pardon.... Nous n'avons pas pensé... Que faut-il faire ?

— Je n'en sais rien. Maitresse Bihan veut renvoyer Yvonne pour sa maladresse. »

Les enfants se regardèrent avec consternation.



« PARDON, SERGENT, PARDON... »



« Non, dit enfin le plus grand; il ne faut pas qu'elle la renvoie. Venez, vous autres, nous allons la supplier,... et, si elle veut, je me laisserai battre pour qu'elle pardonne à Yvonne.



« MAITRESSE BIHAN, NE RENVOYEZ PAS YVONNE. »

— Bien parlé, répondit le sergent avec un bon regard d'orgueil. Je vais avec vous. »

Une heure après, la petite troupe était de retour, joyeuse comme une nichée de pinsons. Maîtresse Bihan s'était laissé attendrir. Elle avait tout à fait pardonné à Yvonne et n'avait battu personne.

Et, comme les gens du hameau s'étonnaient de voir faire l'exercice à dix heures au lieu de neuf, ce qui n'était encore jamais arrivé, le sergent répondait : « Ne vous inquiétez point : nous avons gagné une bataille ce matin, et je suis fier de mes troupes ». H. S. B.

## CHACUN SON CHAMP

### JEU

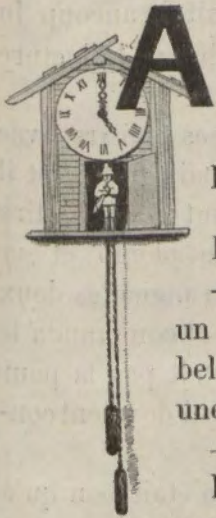
Les joueurs s'installent autour d'une table et chacun dessine devant soi, à la craie, un petit cercle qui représente son domaine, son *champ*.

Un des enfants désigné par le sort ou autrement dessine en outre un grand cercle central, puis conduit le jeu en disant alternativement et sans ordre : « Champ commun ! (c'est-à-dire celui du milieu). — Champ du voisin ! — Chacun son champ ! »

En même temps il pose le doigt dans celui des cercles qu'il désigne, et chacun doit l'imiter. Au cri de « Chacun son champ », la main droite de chaque joueur doit se trouver dans le cercle tracé devant lui ; au cri de « Champ du voisin », elle doit se rendre dans le cercle du voisin de droite ; enfin, au cri de « Champ commun », tous les doigts se rencontrent dans le cercle central ; — faute de quoi on est exclu du jeu, soit jusqu'à ce qu'il y ait un autre délinquant, soit jusqu'à ce que tous les joueurs se soient successivement laissé prendre, ce qui arrive assez vite pour peu que les commandements se succèdent rapidement. C. B.

## UNE HORLOGE QUI N'A PAS DE CHANCE

### I



**A**LLONS; adieu, mon pauvre Raymond, tâche de ne pas trop t'ennuyer, disait Jean à son frère.

— Pense bien à te chauffer les pieds si tu sens que tu as froid, recommanda la maman en embrassant son petit garçon.

— Couche-toi de bonne heure, lui dit son père en lui donnant une tape amicale sur la joue.

— Et sois bien sûr que je n'oublierai pas de te rapporter un morceau du gâteau des Rois; j'en ferai couper une belle part exprès pour toi, reprit Jean en serrant encore une fois la main à son frère.

— Merci, dit Raymond, merci, amusez-vous bien. »

Et il regarda partir son père, sa mère et son frère sans verser une larme, quoique au fond il eût le cœur bien gros.

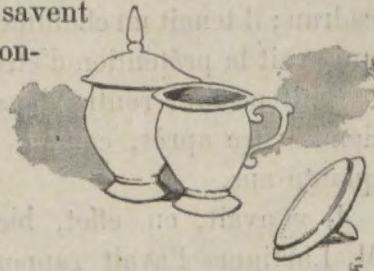
C'est que ce dimanche-là, on devait tirer les Rois chez l'oncle Tournier avec tous les petits cousins et les petites cousines.

Depuis longtemps parents et enfants se promettaient une soirée de plaisir complet, et voilà que, quatre jours avant la fête, Raymond avait pris froid, et, une forte grippe s'étant déclarée, le médecin avait interdit à l'enfant de sortir avant une douzaine de jours.

C'était un gros chagrin; mais, au lieu de se lamenter et de pleurer comme le font certains enfants qui ne savent pas supporter patiemment la moindre contrainte, Raymond, qui avait neuf ans et beaucoup de raison pour son âge, avait accepté courageusement la décision du médecin.

Seulement, quand tout le monde fut parti et qu'il se vit tout seul, il eut un moment de grande tristesse.

M<sup>me</sup> Lartigues, qui était désolée de laisser son petit Raymond à la maison, avait fait préparer pour lui un dîner composé de toutes les



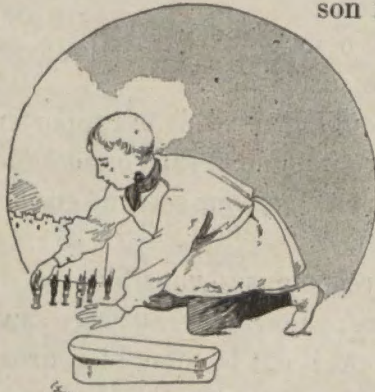
IL Y AVAIT DEUX PETITS POTS  
D'UNE CERTAINE CRÈME.

choses qu'il aimait ; il y avait entre autres deux petits pots d'une certaine crème au chocolat que la bonne réussissait à miracle et pour laquelle Raymond avait un faible prononcé.

Mais ces plats succulents ne devaient être servis qu'à six heures et il n'en était que quatre.

Que faire pendant ce temps-là ? Lire ? Raymond avait beaucoup lu depuis qu'il gardait la chambre, et d'ailleurs, avec son rhume, la lecture lui faisait mal à la tête.

Jouer ? Raymond avait l'habitude de partager tous ses plaisirs avec son frère Jean, qu'il n'avait jamais quitté, et il ne savait pas s'amuser tout seul. Il tira



IL TIRA SES SOLDATS DE PLOMB  
ET SA FORTERESSE DE LEUR BOITE.]

pendant ses soldats de plomb et sa forteresse de leur boîte, il rangea les deux corps d'armée en bataille et commanda le feu, mais quoi ! Jean n'était pas là pour ordonner les manœuvres qui devaient contrarier les siennes.

Décidément ce jeu-là n'était bon qu'à deux.

Raymond prit les quilles ; mais il s'en dégoûta bien vite et les quilles

allèrent rejoindre les soldats.

« Mon Dieu ! que je m'ennuie ! s'écria-t-il en plongeant sa tête dans ses mains. Que faire ? Que faire ? »

A ce moment, l'horloge sonna la demie de quatre heures et aussitôt un pastour sortit brusquement d'une minuscule armoire placée sous le cadran ; il tenait un chalumeau contre sa bouche et il fit entendre un air qui avait la prétention d'être le *Ranz des Vaches*. Son devoir accompli, le petit pastour rentra dans son armoire, bien décidé à en sortir une demi-heure après, comme il avait coutume de le faire depuis cinquante ans.

Il y avait, en effet, bien longtemps déjà que la grand'mère de M. Lartigues l'avait rapporté de Neufchâtel et, depuis cette époque, il avait fait la joie de la famille.

Raymond avait retiré sa tête de ses mains pour l'écouter et le regarder.

« Quel drôle de petit bonhomme ! pensa-t-il. Je voudrais bien savoir



pourquoi il sort précisément au moment où l'heure sonne. Il y a certainement un mécanisme particulier que papa ne sait pas ou ne veut pas m'expliquer et que je voudrais bien connaître. »

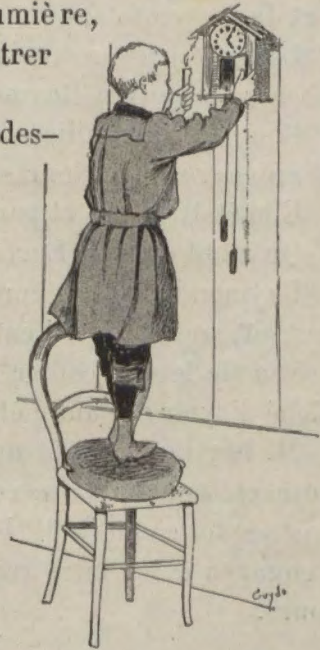
Et voilà Raymond en contemplation devant l'horloge.

Une minute après, il était grimpé sur un coussin placé sur une chaise, il soulevait une petite trappe en bois qui protégeait le mécanisme intérieur de l'horloge et, armé d'une lumière, il examinait le mouvement et tâchait de pénétrer le mystère du *Ranz des Vaches*.

Après avoir regardé assez longtemps, il redescendit et avec un papier et un crayon il reproduisit de son mieux les rouages et leurs engrenages, puis il remonta sur sa chaise afin de compléter ses observations.

Mais, pour bien se rendre compte du mouvement qui faisait agir le pastour, il était indispensable que l'horloge sonnât. Raymond regarda le cadran, il n'était que cinq heures dix minutes et il fallait attendre vingt longues minutes la sortie du petit personnage. Les vingt minutes parurent un siècle à Raymond.

Il avait vu cent fois son père remuer les aiguilles pour remettre l'horloge à l'heure quand on avait oublié de la remonter et il pensa qu'il pourrait en faire autant.



UNE LUMIÈRE A LA MAIN, IL EXAMINAIT LE MOUVEMENT DE L'HORLOGE.

Le voilà donc s'emparant de la grande aiguille ; mais, au lieu de la diriger de gauche à droite, il la tourna en sens contraire et fit si bien qu'il détraqua la sonnerie et que le petit pastour, au grand étonnement de Raymond, sortit deux fois de suite, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Raymond, un peu inquiet, courut dans la chambre de ses parents ; la pendule marquait cinq heures dix ; il plaça les aiguilles de l'horloge à la même heure et il attendit avec anxiété.

Cinq heures arrivèrent, mais le petit pastour ne sortit pas.



IL REPRODUISIT LES ROUAGES ET LEURS ENGRENAGES.

Très inquiet, Raymond, les yeux toujours fixés sur l'armoire, attendit fiévreusement la demie de cinq heures.

Cette fois le petit pastour sortit et fit entendre un triomphal *Ranz des Vaches*.

Raymond respira et commença de se chauffer les pieds.

Mais à peine les avait-il posés sur les chenets que l'armoire se rouvrit de nouveau.

Le petit pastour revint jusqu'à dix fois de suite jouer le *Ranz des Vaches* au pauvre Raymond interdit et tremblant.

Puis, au beau milieu du *Ranz des Vaches*, un sinistre craquement se fit entendre, le pastour se tut et l'horloge s'arrêta.

Elle était cassée et par la faute de Raymond.

Qu'allait dire M. Lartigues ?

Raymond dina tristement, se coucha de bonne heure, mais ne dormit pas, et, aussitôt qu'il entendit rentrer ses parents, il les appela, s'empressa de leur raconter son aventure et de leur dire combien il était fâché d'avoir agi aussi étourdiment.

M. Lartigues lui fit un petit sermon en lui montrant à quoi on s'expose en voulant faire ce qu'on ne sait pas, et le lendemain le petit pastour fut confié à M. Bréc Janet, le meilleur horloger de la ville, qui s'engagea à lui faire rejouer le *Ranz des Vaches* en moins de quinze jours.

## II

Il y avait un mois environ que cette aventure avait eu lieu, le petit pastour avait repris ses habitudes régulières et personne ne songeait plus à la crise qu'il avait traversée, lorsqu'un soir M. Lartigues reçut une lettre de son frère qui l'engageait à venir passer quinze jours chez lui avec Jean, son fils aîné.

Les enfants Lartigues suivaient comme externes les cours du lycée depuis deux ans déjà, et le père, jugeant qu'une interruption aussi longue pourrait être préjudiciable aux études de Jean, décida qu'il ne l'emmènerait pas. Par malheur Jean n'ignorait pas que son oncle l'avait invité; il ressentit une grande déception d'être laissé à la maison, et, ce qui est plus grave, il éprouva un vif ressentiment contre son père.

La veille de son départ, M. Lartigues dit à sa bonne : « Surtout, Gertrude, songez bien à me réveiller demain à cinq heures du matin. Le train part à six heures vingt et je n'ai pas trop d'une heure un quart pour m'habiller, déjeuner et aller jusqu'à la gare.

— Oui, que monsieur soit tranquille; ma chambre est tout près de la salle à manger, je laisserai la porte ouverte et le petit pastour me réveillera. »

Le lendemain, Gertrude frappa à la porte de ses maîtres, et, en entrant : « Monsieur, dit-elle d'un air désolé, il est six heures dix.

— Six heures dix, s'écria M. Lartigues; mais, malheureuse, je vais manquer le train de six heures vingt et je ne pourrai partir que ce soir.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur, le petit pastour n'a pas chanté et l'horloge est encore détraquée. »

M. Lartigues ne fit qu'un bond jusqu'à la salle à manger et vit que la bonne disait la vérité. Il monta sur une chaise et constata avec surprise que la trappe enfermant le mécanisme avait été ouverte et qu'on n'avait pas eu le temps de la refermer. « Quelqu'un, dit-il, a touché à mon horloge. » Il examina avec plus d'attention et trouva dans l'intérieur de l'armoire un petit canif qui appartenait à Jean. Sans rien dire, il mit l'objet dans sa poche et fit venir ses enfants.

« Raymond, dit-il, est-ce encore toi qui as touché à cette horloge ?

— Oh, papa, s'écria l'enfant, il n'y a pas de danger; j'ai été trop fâché l'autre fois de ce qui est arrivé pour recommencer.

— Serai-ce toi, Jean ? »

Jean était bien décidé à dire que non, mais il n'avait pas l'habi-



« SURTOUT, SONGEZ BIEN A ME RÉVEILLER DEMAIN  
A CINQ HEURES DU MATIN. »

tude du mensonge et il se troubla sous le regard de son père.

M. Lartigues reprit plus sévèrement :

« C'est toi qui as voulu arrêter l'horloge, et la preuve, c'est que tu as oublié ton canif dans l'armoire.

— Ah ! s'écria Gertrude, c'est donc pour ça qu'hier soir M. Jean, en passant dans la cuisine, m'a dit d'un air moqueur : « Gertrude ne réveillera pas papa et papa manquera le train ! » Moi qui croyais que c'était une plaisanterie ! »

Jean devint rouge comme une pivoine.

« Monsieur, lui dit son père, vous avez fait une méchante action qui sera punie comme elle le mérite : vous payerez sur l'argent de vos menus plaisirs la réparation de l'horloge ; de plus, regrettant de



« VOUS AVEZ FAIT UNE MÉCHANTE ACTION  
QUI SERA PUNIE COMME ELLE LE MÉRITE. »

ne pas pouvoir vous mener chez votre oncle en ce moment, j'avais décidé que vous viendriez passer chez lui avec moi les fêtes de la Pentecôte; au lieu de cela, vous resterez ici et c'est Raymond qui m'accompagnera. »

M. Lartigues partit chez son frère le soir même et revint comme il était convenu quinze jours après.

Il causait avec sa femme de son séjour à la campagne, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre et il vit paraître Jean.

« Bonjour, papa.

— Bonjour, mon enfant; comme tu as l'air grave !

— Papa, c'est que j'ai quelque chose à vous demander.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous avez toujours dit que vous me feriez entrer comme interne au lycée aussitôt que j'aurai treize ans; je venais vous dire que je serais très heureux de... d'y entrer tout de suite, bien que je n'aie que six ans.

— Vraiment, dit M. Lartigues, et pourquoi cela ?

— Parce que je le préférerais.

— Ce n'est pas là une réponse, reprit M. Lartigues. Jusqu'à présent tu as toujours redouté le moment où tu serais interne; tu désires maintenant l'avancer; tu dois avoir une raison sérieuse pour avoir changé d'avis si brusquement et je ne consentirai à ton désir que lorsque tu m'auras donné cette raison, si toutefois je la juge bonne.

— Papa, dit Jean en retenant à grand'peine de grosses larmes qui voulaient s'échapper, si je veux quitter la maison, c'est parce que je vois bien, je sens bien....

— Qu'est-ce que tu vois, qu'est-ce que tu sens ?

— Je sens que vous ne m'aimez pas autant que... Raymond ! »

Et Jean, ayant déchargé son cœur, se mit pour de bon à pleurer.

M<sup>me</sup> Lartigues attira doucement son fils sur ses genoux; M. Lartigues lui prit la main et lui dit très doucement :

« Qu'est-ce qui te fait penser cela, mon pauvre enfant ?

— Ah ! reprit Jean, c'est l'affaire de l'horloge ! Raymond et moi, nous avons commis la même faute et j'ai été puni très sévèrement, tandis que lui, vous l'avez à peine grondé.

— Mon pauvre Jean, reprit M. Lartigues, dans ce moment tu ne vois pas juste; il est vrai que Raymond et toi vous avez cassé mon horloge et qu'il a fallu la réparer; mais, quand il s'est agi de vous punir, ce n'est pas de cela que je me suis occupé, je me suis demandé simplement : Pourquoi Raymond a-t-il cassé l'horloge ? Par curiosité, par désœuvrement et par étourderie; mais sans la moindre mauvaise intention. Ceci méritait un simple blâme, je n'avais qu'à l'engager à réfléchir une autre fois avant d'agir et c'est ce que j'ai fait.

« Quant à toi, mon enfant, c'était autre chose. Tu étais fâché qu'on ne t'emmenât pas à la campagne et, par esprit de vengeance, tu as voulu m'empêcher de partir comme je le désirais. C'était à la fois une désobéissance et un manque de respect, et de tels sentiments méritaient une punition sérieuse. N'es-tu pas de mon avis ?



« ELLE EST COMME NEUVE. »

— Oui, papa, dit Jean en baissant la tête, c'est vrai que j'ai eu toutes ces vilaines idées-là.

— Trouves-tu encore que j'ai été injuste envers toi en te punissant plus sévèrement que Raymond ?

— Non, papa, je vois bien que c'est l'intention qui fait tout le mal ; mais je n'avais pas réfléchi à cela, je m'imaginai que vous ne m'aimiez pas et vous ne vous figurez pas comme j'étais malheureux depuis quinze jours. »

A ce moment on sonna.

C'était M. Brécane qui rapportait le petit pastour. Il installa l'horloge contre le mur, la mit à l'heure, la remonta avec précaution et lui donna tous les soins méticuleux d'un horloger consciencieux.

Quand il eut fini : « Elle est comme neuve, dit-il à M. Lartigues ; mais franchement, on peut dire que c'est une horloge qui n'a pas de chance.

— C'est possible, dit tout bas M<sup>me</sup> Lartigues à son fils aîné, mais nous y tenons encore plus qu'avant ses malheurs, et, quand le pastour sortira pour chanter le *Ranz des Vaches*, je suis sûr que mon petit Jean pensera que ses parents l'aiment de tout leur cœur et ne le punissent quelquefois que pour le rendre meilleur. »

LÉON D'AVEZAN.

---

## ILLUSIONS

Petit Maurice avait deux ans  
 Quand il alla voir sa marraine.  
 Or, ce fut un jour de beau temps  
 De lumière pure et sereine.

.....  
 Quand on l'y mène un peu plus tard,  
 Par l'automne la place est prise :  
 Il vente, il pleut, et le brouillard  
 Rend la campagne toute grise.  
 Alors sa mère tient conseil :  
 « C'est folie et c'est imprudence  
 De sortir par un temps pareil.  
 — Oh ! mais, dit Maurice, je pense  
 Que chez marraine, il fait soleil. »

H. S. B.

## M<sup>LLE</sup> LUCE LA GRANDE FILLE



« Tu boudes, Luce ?  
 — Ze veux descendre au zardin.  
 — Dans un moment, ma fille ; je ne puis pas t'y mener, mais ta bonne Léa sera bientôt prête. Tu es trop petite pour y aller seule.  
 — Oh ! ze suis bien assez grande zusement ! »

La maman hoche la tête, car c'est zusement la manie de M<sup>lle</sup> Luce de se croire une très grande fille.

La maman est allée faire une visite, Léa est toujours occupée.

« Profitons ! se dit M<sup>lle</sup> Luce. On verra si ze ne suis pas grande !

Et elle s'élance dans l'escalier quatre à quatre, sans doute pour imiter les grandes filles, mais aussi pour

d'autres raisons, je crois !... Patatras !!!

\* Et il ne faut pas crier : Léa viendrait !...

Heureusement l'escalier est très doux et Luce fort rondelette.



Le voyage continué sur le ventre s'achève sur le dos, et on arrive tout de même en bas. Tom vient embrasser sa petite maîtresse, croyant qu'elle veut jouer. Mais, comme elle a mauvaise conscience, cela ne lui fait pas plaisir :

« Va-t'en, Tom, va-t'en ! et sur-tout ne dis rien à Léa ! »

M<sup>lle</sup> Luce s'est relevée, tâtée : point de mal, et Léa n'a rien entendu. M<sup>lle</sup> Luce se met donc à faire des pâtés comme si de rien n'était.

Aprésent un petit tour de jardin comme une dame... « Pst ! Pst !

— Ah ! c'est toi, frère Lucien. Tu veux bien que ze zoue avec toi, dis ? Ze suis grande, tu sais : ze suis venue toute seule au zardin.

— Maman t'a permis ?  
 — Maman est partie.  
 — Eh bien, jouons, dit Lucien ; tiens, veux-tu mon sabot ?

— Tu es zentil, mon Lucien ; regarde comme





ça va bien. Ze suis une grande fille, hein?.....  
— Prête-moi ton seau, en échange, pour pêcher les grenouilles du bassin.

— Oh! oui, c'est ça! Et ze viendrai avec toi.  
— Comme tu voudras. »

On a attaché le seau au bout d'une longue perche, et il plonge jusqu'au fond du bassin.

Tout va bien! On ne prend rien, mais c'est très amu-



sant quand même. Tout à coup on croit tenir une grenouille. M<sup>lle</sup> Luce se penche vivement. Flac! la voilà dans le bassin!



Heureusement Tom est là, sans rancune, le brave chien. D'un bond, il suit sa petite maîtresse dans l'eau et la saisit promptement.

Tom rapporte Luce à la pauvre Léa qui la cherchait partout depuis un grand quart d'heure et qui, la voyant ruiselante et si pâle, s'imagine qu'elle est noyée.

Non, Luce n'est pas noyée. Même elle en sera quitte pour sa frayeur et son bain froid! On l'a vite por-

tée dans sa chambrette,

déshabillée, frictionnée et couchée dans son lit bien chaud. Bientôt elle s'endort paisiblement et la bonne Léa vient à tous moments, sur la pointe des pieds, la regarder dormir. Puis, dès qu'elle s'éveille, Léa la rhabille pour qu'à son retour la maman ne soit pas trop effrayée.

Voilà la maman! Comme elle rentrait, elle a rencontré Lucien qui lui a tout raconté, et elle est toute tremblante en pensant à ce qui serait arrivé si Tom n'avait pas été là!... Elle serre sa petite fille dans

ses bras sans pouvoir parler. Alors

M<sup>lle</sup> Luce voit que sa pauvre maman a les yeux tout pleins de larmes et elle lui jette les bras autour du cou en s'écriant : « Maman, maman, n'aie pas du chagrin. Ze serai toujours une petite fille maintenant. Plus jamais une grande, jamais! Oui, Léa, c'est sûr! »



Et Léa et la maman sont si contentes qu'elles en pleurent de joie.

C.C.